

In memoriam
Rév. Protopresbytre du Trône œcuménique Boris Bobrinskoy
Par Son Eminence, le Métropolitain Emmanuel de France
Mardi 11 août 2020

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

Chers frères et sœurs dans le Seigneur,

À l'heure où nous prions pour le repos dans le Seigneur de l'âme du Père Boris Bobrinskoy, serviteur aimé et tendre, nous sommes tous traversés par des sentiments contradictoires : la tristesse de perdre un mari, un père, un grand-père, un père spirituel, un ami, un mentor, une figure marquante de l'orthodoxie, et en même temps, la joie de voir ce fidèle serviteur de l'Agneau accomplir la traversée de la mer Rouge, cette Pâque personnelle de la mort vers la vie. N'aimait-il pas à répéter ces paroles fulgurantes qu'il empruntait au saint Apôtre Paul, à la manière de saint Jean Chrysostome avant lui : « Il faut en effet que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, et que cet être mortel revête l'immortalité. Quand donc cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors se réalisera la parole de l'Écriture : La mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? Mort, où est ton aiguillon ? » (1 Co 15, 53-55)

Car c'est bien au mystère de Pâques que nous sommes tous renvoyés aujourd'hui. La rencontre mystique de l'humanité et de la divinité a fait naître un espoir surprenant, presque providentiel, le salut de la personne humaine et sa déification. Car, il passa sa vie à méditer sur cette phrase bien connue des pères de l'Église : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » Le Père Boris a consacré toute sa vie, aussi bien personnelle, académique que pastorale à l'étude de ce grand mystère.

Sa personne était le reflet de ce qui le définissait essentiellement : un être dont la hauteur de taille n'avait d'égal que la largeur de cœur. En effet, malgré les difficultés de sa petite enfance au milieu des années 1920, qui aurait pu s'attendre à ce que son passage chez les pères jésuites marquât si profondément son attachement à l'œcuménisme. Plus qu'une formation intellectuelle sérieuse et de grande qualité, c'est tout son intellect qui fut aiguisé à leur contact. D'ailleurs, il n'avait pas été le seul. Le Père Nicolas Lossky, son ami, aimait à rappeler qu'ils furent tous les deux le fruit de cette greffe, le rameau orthodoxe russe sur le tronc du christianisme occidental. La nostalgie d'un monde que la Révolution russe était en train de réduire en cendre trouvait un nouveau terreau, favorable cette fois, celui de la France de l'entre-deux-guerres. À ce titre, il rejoignait des noms qui allaient devenir illustres dans l'Église orthodoxe : les Pères Alexandre Schmemmann et Jean Meyendorff. Il serait sans doute trop long et pour le moins fastidieux d'égrainer toutes les figures qui marquèrent son destin spirituel, sa vocation pastorale et son identité intellectuelle et théologique. Plus

que des personnes, un lieu l'a profondément marqué, et ce jusqu'à la fin de ses jours. L'Institut de Théologie Orthodoxe Saint-Serge fut crucial dans sa formation en tant que théologien, mais aussi dans sa carrière académique comme professeur de théologie dogmatique, puis de doyen. Il n'a jamais pu vraiment s'en éloigner. Même au cours de ses études en Grèce et de ses recherches au Mont Athos, il restait profondément attaché à la figure du Père Cyprien Kern. De retour en France, sa vocation allait être scellée par son mariage avec *Matushka*, les enfants, la famille et ce désir inextinguible de transmettre l'orthodoxie à la société française, dans un dialogue honnête s'inspirant de la formidable renaissance spirituelle russe du 19^e siècle. Il en était l'un des plus brillants dépositaires, membre de l'école de Paris qui s'efforçait de faire sortir l'orthodoxie de son carcan nationaliste. Joignant l'acte à la parole, une fois passé le temps de l'enseignement et de la *diakonie* pastorale, il se retira auprès du monastère de la Protection de la Mère de Dieu, ici-même à Bussy-en-Othe, pour se préparer à sa Pâque personnelle, répondant à l'appel du Père par un cri venu de l'intimité de son cœur : « Abba. »

Au cours de ses années dédiées à la recherche et à l'enseignement de la théologie, notamment dogmatique, le Père Boris n'aura eu de cesse de travailler à l'édification de passerelles entre l'Orient et l'Occident. Telle fut sa mission à l'Institut Saint-Serge. Telle fut aussi son intention lorsqu'il enseignait à l'Institut Catholique de Paris, au sein de l'Institut Supérieur d'Études Œcuméniques, soit à l'Institut Protestant de Théologie et dans bien d'autres enceintes œcuméniques au sein desquelles il agissait avec une autorité toute naturelle. De 1952 au milieu des années 60, il faisait partie de la commission Foi et Constitution du Conseil œcuménique des Églises. L'ambiance y était très cordiale. C'est là qu'il découvrit la dimension œcuménique de la foi chrétienne, vécue dans les Églises non orthodoxes. Il partageait d'ailleurs ce goût de l'œcuménisme avec son fidèle ami, Olivier Clément.

Comme il aimait à le confesser lui-même, le Père Boris désirait le sacerdoce depuis son plus jeune âge. Pasteur, il le fut pendant des décennies en servant notamment la communauté de la crypte à la suite du décès accidentel du Père Pierre Struve. Il était un « *leader* » au sens moderne du terme, conduisant son troupeau spirituel à la rencontre de l'orthodoxie et de la francophonie. Il nous invite encore aujourd'hui à réconcilier le christianisme avec ce qu'il y a de meilleur tant en Orient qu'en Occident tout en restant attentif à la voix de l'Esprit dans l'Église. C'est bien à la Sainte Trinité qu'il a offert les plus belles pages de son immense bibliographie. Belle coïncidence que la paroisse de la Crypte soit consacrée au mystère trinitaire qui se célèbre le jour de la Pentecôte, comme si la révélation du Dieu Tri-Une ne pouvait avoir lieu qu'en Église.

Chers frères et sœur en Christ,

Il ne fait aucun doute que la mémoire du Père Boris soit éternelle tant son apport à l'orthodoxie en général et particulièrement en France fut grand. De sa génération, le

Père Boris fut l'un des derniers, mais certainement pas des moindres. Toute sa vie, il fut dévoré « par le zèle de la maison [du Seigneur] » (Ps 69, 9), zèle de la contemplation du mystère trinitaire, zèle de l'enseignement, zèle pastoral et liturgique. Désormais, il est accueilli par ses pairs au moment où sa vie bascule en mémoire. Le Royaume est là, tout plein de la lumière du Christ. Le mystère de l'Église se réalise dans la Liturgie infinie à laquelle il est invité. Le repas de l'Époux est servi et sa lampe est prête, allumée, son cœur fait écho à la voix qui annonce sa venue, tel l'hymne que nous chantons en pénétrant dans la Semaine Sainte : « Voici l'Époux qui vient au minuit, bienheureux le serviteur qu'il trouvera vigilant, mais indigne celui qu'il trouvera négligent. Veille donc, ô mon âme, à ne pas sombrer dans le sommeil, afin de ne pas être livrée à la mort et bannie du Royaume. Mais ressaisis-toi et clame : Saint, Saint, Saint es-Tu, ô Dieu ; par l'intercession de la Mère de Dieu, aie pitié de nous. »

Amen !